

Mémoires, Notices

Séance publique du dimanche 23 octobre 1898

Présidence de M. le docteur BOUCHER, président

LES ANGLAIS EN BIRMANIE

Conférence par M^{me} ISABELLE MASSIEU

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous ne saurions inaugurer de façon plus géographique cette nouvelle salle si spacieuse, si bien éclairée, si confortable en un mot¹, où nous nous proposons de nous réunir désormais le plus souvent possible, qu'en recevant ce soir une compatriote d'adoption, une Normande, par son mariage, et son établissement durant de longues années en notre pays, M^{me} Massieu, dont les différents parcours, en Afrique et en Asie surtout, sont connus de la plupart d'entre vous.

Les divers intérêts de la vie politique, militaire, scientifique ou industrielle, la description de découvertes et explorations nouvelles, voire même la passion cynégétique, tel le cas de M. Foa, nous avaient valu d'entendre de nombreux conférenciers nous parler du monde connu et inconnu, mais nous n'avions pas dû, jusqu'alors, de partager à leur suite les émotions de leurs lointaines pérégrinations, à la noble ambition de connaître, au besoin de s'instruire, stimulés par cette douleur profonde que cause la séparation irrémédiable d'avec un être cher.

Après la mort de son mari, avocat distingué du barreau de Caen, M^{me} Massieu, pour qui la vue de ces endroits, où s'était écoulée une existence d'un bonheur sans mélange, évoquait de pénibles regrets, résolut,

¹ Grande salle de l'hôtel de France.

avec une décision qui fait honneur à son caractère et à sa volonté, d'aller demander non pas l'oubli, mais un soulagement momentané, à la contemplation des spectacles majestueux de la nature, de ces espaces immenses où vivent des peuples de mœurs, de caractères, de coutumes si différentes et si curieuses ; à ce ciel radieux qui éclaire les vastes océans, à ces montagnes grandioses qui constituent l'arête de l'ancien continent, le toit du monde, où il semble que l'homme soit plus près du mystérieux infini qui nous environne.

C'était l'abandon d'un foyer désormais vide, de cruelles épreuves en perspective, des privations, des souffrances de toutes sortes ; mais les âmes d'élite savent sacrifier à une idée, ce bien être et ce repos qui apparaissent, à tant de natures froides et indifférentes, comme l'idéal du bonheur humain.

Elle partit donc, non sans l'appréhension de laisser derrière elle une bien chère affection, et visita tout d'abord l'Égypte, la Terre-Sainte, la Galilée, la Syrie, le Liban, Constantinople, la Grèce.

Dans un second voyage elle parcourait Ceylan, les Indes anglaises, une partie du Thibet, passant plusieurs mois à une altitude de 4 500 à 5 700 mètres, soit un kilomètre au-dessus du plus haut sommet du Mont-Blanc. Enfin son dernier trajet comprend : la Cochinchine, le Cambodge, la Birmanie, les États Shans, le Laos, l'Annam, le Haut-Tonkin, la Chine, le Japon, la Mongolie, le désert de Gobi, la Sibérie. C'est une partie de ce long itinéraire, le séjour dans les États Shans, qu'elle a bien voulu nous réserver. Il y a lieu de considérer cette région comme l'une des plus importantes de l'Extrême-Orient, à cause du voisinage des frontières anglaises, françaises et chinoises ; c'est là que peut être se jouera, dans un avenir peu éloigné, le sort du monde.

Chemin faisant, M^{me} Massieu recueillait de nombreux renseignements auprès des autorités anglaises et russes, sur les questions de colonisation comparée, pour l'étude desquelles le Ministère de l'Instruction publique l'avait chargée d'une mission.

Les renseignements qu'elle va nous donner offrent donc un vif intérêt non seulement au point de vue de l'histoire et de l'évolution coloniale de ces contrées si rapprochées de nos possessions d'Extrême-Orient, mais encore à cause des graves problèmes que soulèvent, à l'heure actuelle, les revendications pour les zones d'influence dans l'empire Chinois.

J'ai donc l'honneur de prier M^{me} Massieu de prendre la parole.

MESDAMES, MESSIEURS,

La Birmanie est une des plus belles colonies anglaises. Son sol est riche et j'ai pu en admirer les richesses et la fécondité. Ses ressources sont variées suivant les régions. C'est ainsi que la Birmanie méridionale peut être comparée, pour son climat et pour les produits de son territoire, à notre belle colonie de Cochinchine. La Birmanie septentrionale correspond au Tonkin, mais à un Tonkin plus sec et, dans le nord, encore moins habité que notre Haut-Tonkin si peu visité, si digne de l'être et que j'ai eu le plaisir de parcourir. Bref, c'est un pays si beau que l'on conçoit aisément qu'il ait tenté les possesseurs de l'Inde.

Dès que les Anglais ont été complètement installés dans l'Hindoustan, la splendide vallée de l'Irrawaddi excita leur convoitise. Ils devaient donner rapidement raison à la parole prophétique du voyageur français, Sonnerat, qui écrivait vers 1780 : « Il est certain que les Anglais chercheront un jour à s'emparer du Pégou ». En effet, soit par l'expédition de 1825, soit par le traité de Yandabo, en 1826, soit encore par l'expédition de 1852, ils annexèrent successivement les provinces d'Aracan, de Yeh, de Tavoi, de Mergui, de Tenasserim, toutes les basses vallées de l'Irrawaddi et du Salouen, isolant complètement la Birmanie de la mer et l'enserrant d'une telle étreinte, que l'auteur du livre : *Our Burmese Wars*, le colonel W.-F.-B. Laurie, pouvait écrire, en 1880 : « Il se peut qu'avant longtemps il n'y ait plus de roi de Birmanie ». Les événements de 1885 étaient donc inévitables et la monarchie birmane ne fit qu'en précipiter le cours par des imprudences de toutes sortes. Des négociations avec la France, qui donnèrent lieu à la signature d'un traité de commerce et d'amitié et à l'installation d'un agent français à Mandalay, et l'envoi d'un ambassadeur birman à Paris et en Italie, à l'exclusion de l'Angleterre, excitèrent les alarmes britanniques et décidèrent du royaume d'Ava.

Le grand roi Myndoon, le fondateur de Mandalay, sous lequel, de leur aveu même, les Anglais n'auraient pu s'emparer du royaume, venait à peine de succomber à des intrigues de palais, que le roi Theebaw, son successeur, fournit rapidement à ses dangereux voisins les prétextes plausibles qu'ils recherchaient pour envahir son territoire. Ces prétextes furent de deux sortes : raisons d'intérêt et raisons de sentiment. Les premières résidaient dans les maladroitesses chicanes que le roi cherchait constamment à la Compagnie anglaise, *Bombay Burmah trading corporation*, qui exploi-

tait les forêts. La raison de sentiment fut le massacre odieux de presque tous les membres de la famille royale et la fuite de toute une population affolée.

J'ai visité le palais qui fut le théâtre de ce drame. Ce ne sont que glaces et dorures dans ces palais de la dernière dynastie, convertis aujourd'hui en église protestante, club britannique et offices divers. La chambre toute en mosaïque de glaces de la belle et féroce reine Supuyalat, la femme de Theebaw, le roi détrôné, sert de salle à manger au club. Et que de scènes terribles ont vu tous ces brillants lambris : scènes d'amour, de jalousie, de férocité dans les massacres répétés qui ont précédé l'annexion. Une main sanglante de femme n'a-t-elle pas laissé sur une porte son empreinte tragique comme un document pour l'histoire. La belle Supuyalat régnait sous le faible Theebaw et le sérail aux cent reines n'était guère pour le roi que pur spectacle. Féroce, la reine avait décidé que le troisième jour d'une grande *Pwe* (fête birmane), tous les princes et princesses de six mois à soixante-dix ans, pouvant prétendre au trône, seraient supprimés. On dit que 260 personnes périrent dans la même journée. Myngoön, notre prisonnier de Saïgon et le fils du véritable héritier du trône de Myndoön, put s'échapper. Quarante-vingt personnes ont été massacrées à la prison presque sous les yeux d'un vieux ministre de la police, avec lequel j'ai déjeuné chez le Commissioner de Mandalay.

Le châtimement de tant de cruautés ne se fit pas attendre. Les Anglais lancèrent au roi de Birmanie un ultimatum qui ne pouvait être accepté et, le 28 novembre 1885, une centaine de soldats anglais menés par quelques officiers, surprénèrent le roi Theebaw, entouré de ses femmes et de sa cour, respirant l'air du soir, avant le crépuscule, sous la véranda du petit chalet que j'ai vu dans son parc. Le lendemain, le successeur de Myndoön descendait à jamais l'Irrawaddi pour s'en aller vivre à Ratnagurry, près de Bombay.

Ce fut une campagne rapidement menée. Elle dura à peine trois semaines. Le 25 septembre les autorités anglaises n'avaient encore réuni à Rangoon ni troupes, ni bateaux. C'était au point que M. Bernard, le *chief commissioner* d'alors, prévoyant des incidents imminents, prit sur lui de retenir une canonnière rappelée vers l'Inde par ordre exprès. Or, le 17 octobre, le secrétaire d'État télégraphiait à Londres, au vice-roi, qu'il ferait sagement d'expédier des troupes à Rangoon en même temps qu'il adresserait son ultimatum au roi Theebaw. Le 10 novembre, le général Prender-

gast marchait sur Mandalay et, dix-huit jours après, l'antique et redouté royaume d'Ava n'existait plus, sa capitale était occupée et son dernier roi était envoyé prisonnier à Rangoon, en attendant l'Inde. La reine Victoria pouvait donc en toute justice expédier le 1^{er} décembre au vice-roi des Indes le télégramme suivant : « Je vous prie d'exprimer mes chaleureux remerciements au général Prendergast et mon admiration pour l'habileté avec laquelle il a conduit toute l'expédition ». Ce témoignage de haute satisfaction était bien mérité.

La conquête si heureusement accomplie on pouvait croire que tout était fini, or, c'est précisément alors que commença le *dacoïtisme*. Les *dacoïts* ont été à la Birmanie ce que les pirates ont été au Tonkin, et il fallut près de six années pour dompter cet insaisissable soulèvement indigène et pacifier complètement le pays. Ce fut l'œuvre des généraux White, Gordon, Faunce, Wolseley et surtout du général Roberts, sir Frederick Roberts, aujourd'hui lord Roberts et qui était alors commandant en chef des armées de l'Inde et membre du Conseil du vice-roi. Il accepta sur la prière du vice-roi, lord Dufferin, d'abandonner temporairement ses hautes fonctions pour aller exercer le commandement en chef du corps expéditionnaire. Il vint à bout des *dacoïts* et contribua à gagner à lord Dufferin le titre que lui décerna la reine Victoria, de lord Dufferin et Ava.

Aujourd'hui le pays est pacifié, mais il suffirait de peu de choses pour que le loyalisme des indigènes à l'égard de leurs anciens princes vint troubler de nouveau le calme de la paix britannique. Les Anglais font des pensions à tous les anciens ministres de Theebaw, et c'est l'ancien ministre de la police, le vieux Myo-Wun-U-Pé-Si, qui exposa si énergiquement au Commissioner anglais la situation présente de l'héritier de Birmanie, le Myngoön de Saïgon que j'avais vu à mon passage. Il m'avait alors annoncé ses projets de fuite et les exécutait en ce même mois de décembre 1896.

Depuis plus de deux mois me disait-on à Mandalay, une grande effervescence régnait dans le pays en faveur de Myngoön, et le gouvernement avait résolu de sévir contre les conspirateurs. Le fonctionnaire anglais demanda au vieux Myo-Wun-U-Pé-Si de les lui faire connaître (il est tout dévoué aux conquérants, il est très intelligent et ne les a jamais trompés). Le fonctionnaire lui parle de cette agitation qui entrave les affaires et de la nécessité d'y porter rapidement remède. Le vieux ministre l'écoute avec sa placidité orientale et lui dit : « Vous voulez connaître le nom de tous les » partisans de Myngoön pour les faire arrêter. — Oui. — Eh bien ! faites-

» moi arrêter, car je suis un partisan de Myngoon et tous à Mandalay
 » nous sommes des partisans de Myngoon. Je vous sers parce que vous êtes
 » les plus forts et que je ne crois pas que Myngoon puisse revenir, parce
 » que je ne veux pas que mon pays périsse et que vous pouvez lui faire du
 » bien. Mais si Myngoon était ici, je serais avec lui et nous serions tous
 » avec Myngoon ».

Trois mois plus tard, au moment de gagner le Laos, l'héritier de Birmanie était arrêté par nous à Lai-Chau, sur la Rivière-Noire, près de notre dernier bureau télégraphique. S'il eut réussi dans son projet, le protégé des Poonghees¹, le représentant de Gautama², ne trouvait que des amis parmi les princes des nombreux petits États du pays Shan. Perdu dans le dédale inextricable des montagnes et des forêts vierges de cette contrée, à peine connue de ses nouveaux maîtres, Myngoon restait introuvable tant qu'il le voulait et provoquait une nouvelle explosion de dacoïtisme fort gênante pour les Anglais dans sa coïncidence avec les troubles des Indes. Nous avons donc à cette occasion rendu à nos rivaux un signalé service qu'ils auraient pu reconnaître au moins à Bangkok.

Un Anglais, arrivé en Birmanie avant l'annexion, me disait que la Birmanie était bien plus heureuse sous ses rois mais que les fonctionnaires ne veulent pas en convenir. C'est toujours la situation du peuple civilisé et conquérant vis-à-vis du vaincu moins civilisé ou autrement civilisé.

Et cependant les Anglais ont fait des merveilles pour organiser et mettre en valeur ce beau pays. Le dacoïtisme leur a causé au moins autant d'embarras qu'à notre Tonkin la piraterie, et malgré tout la Birmanie a pris, sous leur impulsion, une extension extraordinaire.

Nos voisins d'outre-Mékong ont obtenu le maximum d'effet utile en matière administrative avec le minimum de personnel. C'est ainsi que cette immense colonie dont la superficie est presque aussi considérable que celle de toute l'Indo-Chine française réunie n'a d'autres fonctionnaires que :

1^o Un Chief-Commissioner, appelé depuis le mois de janvier lieutenant-gouverneur, titre correspondant à celui de Gouverneur général de l'Indo-Chine, un secrétaire-général, un commissaire des Finances et un commissaire de la Justice, avec plusieurs secrétaires et sous-secrétaires, forment le Gouvernement général ;

¹ Bonzes.

² Appellation de Bouddha, en Birmanie.

2° 8 Commissioners qui sont en quelque sorte les gouverneurs de province ;

3° 34 Deputy-Commissioners, équivalant à nos résidents et administrateurs, commandent les districts ;

4° 72 Assistant-Commissioners, analogues à nos vice-résidents.

Cela fait un total exact de 133 fonctionnaires représentant le Gouvernement général et le *Civil Service* et qui sont à la fois préfets, percepteurs des finances, magistrats et maires dans les villes. Ils exercent sur l'indigène un prestige considérable et sont obéis au doigt et à l'œil.

Un conseil législatif (fonctions gratuites) composé de 9 membres, dont 2 membres indigènes, est choisi parmi les hauts fonctionnaires et commissioners.

Les services spéciaux : douanes, postes, télégraphes, prisons, police, travaux publics, instruction publique et clergé forment avec l'administration un effectif total de 650 fonctionnaires pour 11 millions d'indigènes.

Combien serait instructive la comparaison de ces chiffres avec l'annuaire du personnel colonial administratif français de l'Indo-Chine. Une publication officielle récente nous donne pour l'année dernière les chiffres suivants : Cochinchine et Cambodge 1 500 fonctionnaires ; Annam et Tonkin 1 926 fonctionnaires, soit au total 3 426 fonctionnaires pour une population indigène de 20 millions d'habitants.

Comment les Anglais arrivent-ils à un résultat si magnifique ? D'abord en recrutant leurs fonctionnaires d'une façon parfaite.

Les aspirants fonctionnaires du *Civil Service* ont en effet à subir toute une série d'épreuves destinées à assurer la sélection de la manière la plus complète et qui sont très pénibles. Jugez-en plutôt : avant tout une enquête rigoureuse est faite sur les aptitudes physiques et sur la moralité du candidat. Puis il doit passer un concours qui n'est facile que pour les élèves les plus distingués des Universités, et qui implique en somme une vaste instruction générale, après quoi viennent une année dite de *probation* ou « temps d'épreuve », de nouvelles enquêtes, un sévère examen d'équitation, puis un examen final, et enfin un stage en qualité d'*ineffective office*. Voilà ce que doivent subir les fonctionnaires de l'Inde avant d'être nommés titulaires, et ces fonctionnaires sortent d'une élite.

Qu'est-ce donc, est-on appelé à se demander avec M. Chailley-Bert, dans son remarquable livre : *La colonisation de l'Indo-Chine*, qui a pu

les faire ou si résignés ou si ambitieux? M. Chailley-Bert va nous faire lui-même la réponse, écoutez le bien :

« Ce sont les avantages de toute nature que très sagement on a attachés aux fonctions de l'Inde et dont nul ne jouira qui n'aura pas suivi la filière accoutumée. Les fonctionnaires de nos colonies apprécieront pleinement tout ce que donne à leurs confrères de l'Inde de repos d'esprit et de satisfaction morale, une carrière sûre, régulière et paisible, une solde considérable, une pension de retraite magnifique, enfin des honneurs éventuels avec une place dans les conseils du Gouvernement ».

Je relève sur un annuaire anglais quelques chiffres :

Lieutenant-Gouverneur : 8 833 roupies par mois, soit, au cours de 1 fr. 25 la roupie, lors de mon voyage, 133 000 fr. par an ;

Commissioners, 45 000 fr. par an ;

Deputy-Commissioners, répartis en 4 grades, touchent de 29 000 à 16 000 fr.

Le Gouverneur général de l'Indo-Chine reçoit, si je ne me trompe, 120 000 fr., un résident supérieur, 40 000 fr. ¹, et un résident de première classe de 21 à 23 000 fr.

Les traitements des fonctionnaires anglais sont plus élevés que ceux de nos fonctionnaires, leurs retraites surtout sont magnifiques, mais il ne faut pas oublier qu'ils ne touchent que demi-traitement pendant leur congé, et que les frais de voyage restent entièrement à leur charge.

Les congés ne peuvent excéder une période de cinq années pour vingt-cinq ans de service, et le premier congé n'est autorisé qu'après huit années de séjour.

Mais la médaille a son revers, et le revers de la colonisation si méthodique des Anglais, c'est le caractère et la hauteur britanniques. Les Anglais possèdent en effet des qualités éminemment pratiques et avant tout un esprit de justice qui assure leur prestige moral sur les populations indigènes. Dans toute la péninsule, aussi bien qu'en Birmanie, l'indigène, en matière civile et plus encore en matière criminelle, cherche à être jugé par un magistrat anglais.

Eh bien ! malgré cet esprit de justice, malgré l'habileté des Anglais à jouer de la vanité orientale, à ménager toutes les susceptibilités religieuses

¹ Il n'y a que deux résidents supérieurs : le résident supérieur d'Annam et le résident supérieur du Cambodge.

et les préjugés de caste aux Indes; malgré la « respectability » dont ils savent s'entourer, et dont je les loue, le respect qu'ils imposent aux indigènes, la distance qu'ils savent toujours garder, la juste crainte qu'ils maintiennent sans violence, les Anglais ne s'assimilent pas les indigènes. Il reste entre eux, l'antipathie de race, le mépris, le dédain du blanc pour le jaune ou le noir; contrairement à ce que je voyais en Sibérie et au Turkestan, où tous les peuples annexés deviennent membres de la famille.

Le Russe les aime ces grands enfants d'indigènes. Sa politique qui sait attendre convient à la politique orientale. Tous leurs Asiatiques ne sont-ils pas les frères de ces Mongols qui les avaient soumis et dont il ont secoué le joug? Ce sont des cousins pauvres qui n'ont pas été éduqués et qui en réalité ressemblent au moujik.

A l'œuvre si bien entendue des Anglais il manque une chose sans laquelle on ne fait, me semble-t-il, œuvre qui vaille en ce monde, il y manque l'amour.

Un écrivain russe récent a très bien saisi ce contraste entre les manières d'être des Anglais et des Russes à l'égard des indigènes, c'est le prince Oukhtomsky qui accompagnait le tsarevitch, actuellement tsar Nicolas II, dans le grand voyage en Orient, que son jeune souverain accomplit en 1890-1891. Le tsarevitch visita l'Inde à fond et le prince Oukhtomsky, chargé par le tsar Alexandre III de rédiger la relation du voyage, s'empessa de constater avec satisfaction l'antagonisme entre conquérants et conquis. Il donne même à entendre que les Hindous seraient plus heureux sous la domination moscovite que sous le gouvernement britannique.

« Un seul détail échappe aux Anglais, écrit-il, et c'est le plus important: l'âme des peuples qu'ils gouvernent. Certes les Anglais sont passés maîtres dans l'art d'acquérir et de gouverner des pays transocéaniques. Cependant, un Russe patriote et impartial doit constater la différence de nos deux systèmes de gouvernement et d'administration. L'anglais trouve fort agréable d'occuper des pays aimés du soleil, où la main-d'œuvre est à fort bon marché. Il en est tout autrement dans l'Asie du tsar blanc. Au delà de l'Himalaya tout est sec comme un dessin géométrique, tout est raide *comme un cipaye attaché à la gueule d'un canon*. Dans l'Asie russe, il n'y a aucun désaccord entre les prétendus vainqueurs et les prétendus vaincus. La vie nationale n'a rien à cacher à des ennemis politiques, elle n'a rien à craindre pour son avenir parce qu'elle est elle-même bienvenue. Nous (Russes), nous n'avons rien à conquérir; tous ces peuples allogènes

se sentent attirés vers nous et sont nos frères par le sang, par les traditions, par les idées. Nous ne faisons que nous rapprocher davantage de ceux qui ont toujours été des nôtres. Pour les Anglais, le sang blanc et le sang noir c'est la terre et le ciel ».

Le prince Oukhtomsky, aujourd'hui rédacteur en chef du *Journal* (russe) de *Saint-Petersbourg*, se plaît à relever quelques excès d'une part, et quelques malignes taquineries de l'autre, mais ce que l'auteur a bien saisi c'est que l'Anglais n'aime pas l'indigène. Il le méprise souvent et le dédaigne toujours. L'indigène le sent et ne pardonne pas. Il se soumet mais n'oublie pas et reste l'ennemi et le péril de l'avenir.

Cependant il ne faudrait pas perdre de vue pour cela l'immense effort économique accompli par les Anglais en Birmanie, cet outillage donné à un pays neuf et qui sert à compenser les défauts du caractère britannique et à assurer un lendemain prospère à l'œuvre de colonisation entreprise après la conquête.

En 1883, un publiciste anglais, M. Colquhoun, dans un livre fameux, *Across Chryse*, qui suscita de nombreuses et vives polémiques, livre qui racontait un voyage accompli par l'auteur, de Canton à Mandalay, à travers le Yunnan et les pays Shans, attirait l'attention de ses compatriotes sur la nécessité de doter la Birmanie de voies de communication permettant d'entreprendre la pénétration économique dans la Chine méridionale. Son appel a été entendu et le premier soin des Anglais a été de doter la Birmanie de voies de communication.

A dire vrai, dans cette vaste colonie que l'annexion du royaume d'Ava et de Mandalay a plus que doublée, en 1885, et que les États Shans ont encore si considérablement augmentée en 1896, les Anglais possèdent une voie de communication incomparable : le grand Irrawaddi qui, malgré le déplacement de ses sables, porte jusqu'à Bhamo, à 1 450 kilomètres de l'océan, des navires de 98 mètres de longueur. Ces bateaux mesurent 23 mètres de largeur sur le développement des roues, préférées à l'hélice par les Anglais pour les navigations fluviales. Un ou deux chalands plats presque aussi longs que le steamer, flanquent celui-ci. Et sur le pont supérieur du grand navire s'étalent, en 2 et 4 rues, de véritables bazars ambulants où les indigènes se pressent au milieu des marchandises de toutes sortes amoncelées.

En outre, trois fois par semaine, pendant la saison d'hiver, des steamers plus petits, montent de Bhamo jusqu'à Myiktila, au-delà des gisements

d'ambre et de jade dont les produits prennent aisément la route de Canton.

Et à côté de cette voie fluviale les Anglais se sont hâtés de créer près de leur première ligne de chemin de fer de Rangoon à Prome, sur l'Irrawaddi, ligne de 263 kilomètres, une autre grande ligne de Rangoon par Toungou, qui retrouve le fleuve en aval de Mandalay. Un embranchement s'en détache plus au nord et touche encore le fleuve à Katha, et la voie continue de monter jusqu'à Myiktila, abandonnant Bhamo au fond d'un grand coude de l'Irrawaddi, incliné vers l'est. Myiktila, le terminus de la navigation à vapeur, est à 1 250 kilomètres de la mer par la voie ferrée et à 1 600 kilomètres par la voie fluviale.

Une nouvelle ligne de chemin de fer qui vise directement le Yunnan, est actuellement en construction. Elle part de Mandalay, par Maymyo, Goteih, Hsipaw et Kunlong, sur le Salouen, à 400 kilomètres de l'Irrawaddi. La voie est ouverte jusqu'à Maymyo et doit atteindre rapidement Goteih. Des ingénieurs sont envoyés en ce moment pour reconnaître le pays à l'est du Salouen. On estime que Kunlong est à même distance de Tali-fou que de Mandalay.

La frontière de Chine est à 21 kilomètres de Bhamo à Nampaung, sur le Taping, navigable aux grosses barques sur plus de 40 kilomètres dans la direction de Tali-fou. C'est un des centres les plus importants du Yunnan qui se trouve de la sorte à 350 kilomètres de Bhamo et des grands steamers anglais.

Les efforts de l'administration anglaise ont été couronnés de succès, car dès maintenant des courants commerciaux sont établis entre la Chine méridionale et Bhamo et j'ai vu sur les rives de ce port de l'Irrawaddi des caravanes de 400 et 500 mulets, venant de Chine avec des marchandises considérables prêtes à être embarquées pour Rangoon et l'Europe. Et si nous n'y prenons garde les Anglais de Birmanie pourraient nous devancer et conquérir économiquement la Chine du sud avant que nous ayons outillé comme il convient notre Tonkin.

Il y aurait beaucoup à dire sur la Birmanie anglaise; les quelques traits que je viens d'esquisser sont forcément bien incomplets, bien insuffisants. Je n'ai voulu signaler que quelques uns des caractères essentiels de la colonisation britannique dans la vallée de l'Irrawaddi. Je serai trop heureuse s'il peut s'en dégager quelques détails qui puissent servir utilement l'œuvre que nous poursuivons parallèlement dans la vallée du Mékong.

Remerciements du Président :

MADAME,

Le voyage d'études que vous avez accompli en Birmanie et dans les États Shans, vous a permis de juger sur place, au lendemain de la conquête, l'admirable organisation anglaise qui a sur la nôtre l'avantage de la simplicité et d'une direction régulière, assurée par un petit nombre de fonctionnaires capables et suffisamment préparés pour leur tâche.

Exposer devant un auditoire français cette infériorité de notre administration coloniale et nous indiquer, par là même, les moyens d'y remédier, c'est faire une œuvre patriotique dont nous vous sommes reconnaissants.

En outre, en ce temps où l'Angleterre revendique si âprement les terrains conquis au prix de tant d'efforts dans le Bahr-el-Gazal, vous montrez combien loyale et désintéressée a été notre attitude vis-à-vis de nos voisins auxquels nous avons rendu Myngoon au moment où il pouvait provoquer un soulèvement dacoïte dangereux pour l'Inde.

Cette grande honnêteté est toujours empreinte dans les traditions de la politique extérieure de la France et nous vous savons gré de nous l'avoir établi une fois de plus au cours de cette instructive conférence que vos charmantes et gracieuses projections ont complétée de si agréable façon.

Après les médailles d'or des Sociétés de géographie de Paris et du Congrès de Marseille, nos applaudissements vous paraîtraient sans doute de peu de valeur, s'ils n'empruntaient en quelque sorte un caractère plus intime, j'allais dire plus familial, à ce fait qu'ils ont lieu dans ce pays où vous avez vécu et où se trouvent encore vos plus chères affections.

Aussi en vous remerciant au nom de tous et en vous adressant tous nos vœux de succès pour vos voyages futurs, j'exprime l'espoir que nous vous reverrons quelque jour parmi nous.

Mesdames, Messieurs, la séance est levée.